

## BAC 2026 Correction épreuve de philosophie

### DISSERTATIONS

#### Sujet 1 : avons-nous la maîtrise de nos paroles ?

##### Introduction

*Pour poser un problème, on pouvait commencer par une première idée :*

Il nous est tous arrivé de regretter une parole prononcée trop vite : une remarque blessante sous le coup de la colère, une confidence involontaire, ou encore un lapsus embarrassant. Dans ces moments-là, nous avons le sentiment étrange que les mots sont sortis de notre bouche avant même que nous ayons pu les retenir.

*Puis contrebalancer par l'idée contraire :*

Pourtant, lorsque nous parlons, nous avons aussi l'impression de choisir nos mots, de construire nos phrases et d'exprimer volontairement notre pensée. La parole semble donc être à la fois l'expression de notre liberté et quelque chose qui parfois nous échappe.

*De là, la question (le sujet) est logiquement amenée, reformulée et présentée par une alternative (« ou... ») afin de renforcer la problématisation :*

Dès lors, avons-nous la maîtrise de nos paroles ? Faut-il considérer que parler consiste à exprimer librement ce que nous pensons, ou bien que nos paroles révèlent souvent des désirs, des émotions ou des déterminismes qui agissent à notre insu ?

*Enfin, on annonce les axes du développement :*

Pour répondre à cette question, nous montrerons d'abord que la parole semble être un acte conscient et volontaire dont nous sommes responsables : je pense maîtriser mes paroles parce qu'elles semblent exprimer ma pensée. Nous verrons ensuite que nos paroles peuvent nous échapper sous l'influence de l'inconscient, des émotions ou de la société. Enfin, nous chercherons à comprendre que la véritable maîtrise de la parole consiste à chercher à contrôler ses passions autant que ses mots, à développer une conscience réflexive de ce qui nous fait parler notamment dans l'invention artistique de la parole.

*On pouvait ensuite suivre ce plan détaillé :*

#### **I. Parler semble d'abord être l'expression maîtrisée de notre pensée**

**Définition des notions :** maîtriser, c'est contrôler volontairement. **Parler**, c'est traduire sa pensée en mots exprimée généralement de façon verbale. Si tel est le cas, alors la parole devrait être l'activité humaine que nous maîtrisons le mieux.

##### **1. Lorsque nous parlons, nous avons le sentiment d'être à l'origine de nos paroles**

# l'Étudiant

Dans une conversation ordinaire : nous choisissons nos mots ; nous pouvons corriger une phrase ; nous pouvons décider de nous taire. La parole semble être un acte libre. Exemple : un candidat prépare son oral. Tout cela suppose une maîtrise.

## 2. Penser, c'est déjà parler intérieurement

Hegel, *Philosophie de l'esprit* : « C'est dans les mots que nous pensons. » La pensée n'existe pas d'abord dans notre tête puisqu'elle est traduite en langage. Pour Hegel, sans mots, pas de pensée claire ; les concepts structurent notre réflexion ; le langage donne une forme objective aux pensées subjectives. Nous maîtrisons notre pensée parce que nous disposons des mots pour la manifester rationnellement.

## 3. La parole est la manifestation de notre liberté

Grâce à elle : nous argumentons ; nous justifions nos actes ; nous dialoguons. La parole apparaît ainsi comme le signe même de notre autonomie. « Tu as ma parole » : si, sur le plan morale cette phrase est sincère, elle montre que nous avons le contrôle de nos mots et de nos actes.

**Ainsi**, si parler consiste à exprimer une pensée consciente, alors nous sommes bien maîtres de nos paroles.

Mais cette évidence se fissure dès que l'on regarde notre expérience réelle : il nous arrive, tout simplement, de mentir par passion, de nous mettre en colère : les mots dépassent alors notre pensée.

## II. Nos paroles nous échappent parce que notre vie intérieure déborde les mots

Être maître de ses paroles ne signifie plus simplement produire des mots. Cela signifie réussir à dire exactement ce que l'on pense ou ressent. Or est-ce vraiment possible ?

### 1. Les paroles nous échappent

Exemples : le lapsus ; la colère et les mots prononcés sous l'effet de l'émotion, que l'on regrette (ou non). Parfois, les mots semblent surgir avant la réflexion et donc nous découvrons que parler n'est pas toujours contrôlé. Nous échappons à nous-mêmes.

### 2. Le problème est psychologique mais aussi linguistique

# **l'Étudiant**

Bergson, *Le Rire* : « Les mots sont des étiquettes. » Une étiquette simplifie, classe, généralise. Or, notre vie intérieure (pensées, souvenirs, sentiments) est tout le contraire, revendiquée singulière. Pourtant, je les exprime avec des mots communs. Exemple : quand Roméo dit qu'il aime Juliette et quand un adolescent dit aujourd'hui qu'il est amoureux, le mot est le même. Mais l'expérience vécue est-elle la même ? Le mot rassemble sous une même étiquette des réalités profondément différentes. Nous n'avons donc pas la maîtrise d'une parole qui serait à la hauteur de nos sentiments.

### **3. Nous ne maîtrisons donc pas totalement le sens de nos paroles**

Le paradoxe apparaît clairement : pour dire ce qu'il y a de plus personnel en moi, je suis obligé d'utiliser ce qu'il y a de plus impersonnel : la langue commune. Ainsi, même lorsque je crois parler de moi, je parle avec des mots hérités des autres.

Le problème n'est plus seulement que certaines paroles nous échappent. C'est que le langage lui-même semble trop pauvre pour contenir toute la richesse de notre expérience intérieure. Trop pauvre, sauf, comme le dit Bergson, pour les artistes, écrivains et poètes.

### **III. La véritable maîtrise de la parole ne serait donc pas le contrôle absolu mais la création d'une parole capable de révéler l'humain**

La maîtrise ne consiste plus à dominer les mots mais à leur faire dire davantage que ce qu'ils disent habituellement. C'est précisément ce que réalise l'art. La parole se définit là comme moyen d'expression de l'art.

#### **1. L'artiste ne parle pas comme tout le monde**

Le poète travaille la langue. Il détourne les mots ordinaires de leur usage banal. Pour rendre sensible ce qui ne se laisse pas facilement exprimer. L'art apparaît alors comme une lutte contre les limites du langage commun.

#### **2. La tragédie révèle ce que nous ne savons pas dire nous-mêmes**

Aristote, *Poétique* : la tragédie est une **mimésis**, elle imite les actions humaines afin que nous nous y reconnaissons. La parole de la comédienne et du comédien donne une forme visible à des conflits universels comme la pitié et la peur. Antigone parle. Et soudain nous comprenons quelque chose de nous-mêmes, de ce qu'est un dilemme de l'existence.

#### **3. La parole tragique produit une catharsis**

# **l'Étudiant**

Aristote et la « catharsis », le défoulement de la parole. Le spectateur, éprouvant de la pitié et de la crainte, par le personnage qui parle (crie, pleure, chante...), par identification, se purifie de ses mauvais sentiments. Puis il s'en trouve transformé. La tragédie réussit alors ce que la parole ordinaire ne parvient pas toujours à faire : elle révèle l'expérience humaine dans toute sa profondeur.

## **Ouverture de la réflexion**

Le sujet nous invite sinon à faire de l'art du moins à parler, à nous entraîner à parler pour trouver les bons mots. Cette pratique n'est pas innée, il faut l'apprendre.

## Sujet 2 : peut-on être heureux quand les autres ne le sont pas ?

### Introduction

*On pouvait partir d'une situation :*

Je me sens heureux car j'ai fait une belle rencontre. Pourtant, autour de moi, certaines personnes souffrent ou vivent dans des conditions difficiles. Dans ces conditions, mon bonheur peut-il rester intact ? Puis-je malgré tout être heureux sans éprouver de la mauvaise conscience ?

*Problème :*

D'un côté, le bonheur semble être une expérience personnelle qui dépend de notre propre vie. Pourtant, il paraît difficile d'être pleinement heureux lorsque les autres sont malheureux. Le bonheur semble donc à la fois individuel et lié à notre rapport à autrui.

*Question et reformulation :*

Dès lors, peut-on être heureux quand les autres ne le sont pas ? Faut-il considérer que le bonheur dépend uniquement de notre satisfaction personnelle, ou bien que le bonheur véritable suppose aussi une certaine harmonie avec autrui ?

*Annonce des axes du développement :*

Nous montrerons d'abord que le bonheur semble pouvoir être vécu indépendamment des autres. Nous verrons ensuite que cette conception est souvent illusoire sur les plans social et moral. Enfin, nous chercherons à comprendre comment un bonheur lucide peut exister dans un monde imparfait.

### **I. Le bonheur semble d'abord être une affaire personnelle**

« Bonheur » : état durable de satisfaction. « Les autres » : autrui, toute personne dans l'humanité.

#### **1. Le bonheur est vécu individuellement**

Chacun ressent son propre bonheur, c'est une impression individuelle.

#### **2. Le sage cherche son bonheur en lui-même**

Cet individualisme peut être raisonné. Sénèque, *De la brièveté de la vie* : le bonheur dépend du bon usage de notre existence, non des circonstances extérieures.

#### **3. Saisir les occasions favorables**

# **l'Étudiant**

Le « kairós » antique désigne le moment opportun qu'il faut savoir reconnaître pour bien vivre. Son attention est personnelle.

## **Transition**

Mais sur le plan moral, puis-je être heureux égoïstement, et sommes-nous certains de savoir ce qui nous rend réellement heureux ?

## **II. Le bonheur individuel est souvent une illusion et, donc, ne peut se partager**

« Être heureux » ne consiste pas seulement à se sentir heureux, subjectivement. Objectivement, nous souffrons tous. Donc comment pourrais-je transmettre mon bonheur aux autres, et réciproquement ?

### **1. Nous ne savons pas clairement ce qu'est le bonheur**

Kant, *Critique de la raison pure* : le bonheur comme état de satisfaction parfaite n'est qu'un « idéal de l'imagination ». Nous imaginons ce qui nous rendra heureux sans jamais en être certains par la raison.

### **2. Le désir rend le bonheur instable**

Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation* : l'homme passe sans cesse du manque (souffrance) à l'ennui, deux expressions du malheur.

### **3. On peut croire être heureux sans l'être réellement**

Simone Weil, *Expérience de la vie d'usine* : certains ouvriers ont l'impression d'être libres ou puissants alors qu'ils subissent une condition aliénante. Le capitalisme, s'il est heureux dans sa richesse, ne se soucie guère du malheur d'autrui.

## **Transition**

Si le bonheur n'est pas une simple satisfaction personnelle, faut-il attendre que tous soient heureux pour l'être soi-même ?

## **III. Le bonheur véritable suppose lucidité et attention aux autres**

# l'Étudiant

Le « bonheur » n'est pas la perfection mais une manière sociale et sociable de vivre.

## **1. Le bonheur parfait est inaccessible**

Le monde comporte toujours des imperfections et des souffrances. Ex. : les catastrophes naturelles, la mort...

## **2. Refuser les illusions et les utopies d'un bonheur universel**

Voltaire, *Candide* : il faut renoncer aux rêves d'un monde parfait et « cultiver notre jardin », en petit comité, pour être quand même heureux : les autres se limitent aux « proches ».

## **3. Mon bonheur ne peut toutefois pas être totalement indifférent à autrui : nous avons les moyens de rendre autrui heureux ou du moins de le rendre moins malheureux**

Nous éprouvons de la compassion (Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*) ; ce sentiment nous pousse à nous soucier de l'autre, à l'aider à être moins malheureux.

Bentham sur le plan politique : « Le bonheur du plus grand nombre » dans un état de satisfaction minimum de tous.

### **Ouverture de la réflexion**

Cette tendance à se soucier du bonheur de l'autre est-elle naturelle, spontanée, ou acquise ?  
Si elle est acquise, pourquoi n'apprenons-nous pas cette compétence affective et sociale ?

## EXPLICATION DE TEXTE

### Sujet 3 : Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, 1878

Dans l'ensemble, les méthodes scientifiques sont une conquête de la recherche pour le moins aussi considérable que n'importe quel autre résultat : c'est en effet sur l'entente de la méthode que repose l'esprit scientifique, et tous les résultats des sciences ne pourraient, si ces méthodes venaient à se perdre, empêcher un nouveau triomphe de la superstition et de l'absurdité. Les gens d'esprit ont beau *apprendre* autant qu'ils veulent des résultats de la science, on s'aperçoit toujours à leur conversation, et particulièrement aux hypothèses qu'ils y proposent, que l'esprit scientifique leur fait défaut. Ils n'ont pas cette défiance instinctive contre les écarts de la pensée, qui, à la suite d'un long exercice, a pris racine dans l'âme de tout homme de science. Il leur suffit de trouver sur un sujet une hypothèse quelconque, ils sont alors tout feu tout flamme pour elle et croient qu'ainsi tout est dit. Avoir une opinion signifie par là même chez eux : en devenir aussitôt fanatique et finalement la prendre à cœur comme une conviction. Ils s'échauffent, à propos d'une chose inexplicquée, pour la première fantaisie qui leur passe en tête et qui ressemble à une explication. D'où résultent continuellement, notamment dans le domaine de la politique, les plus fâcheuses conséquences. **C'est pourquoi chacun devrait de nos jours** avoir appris à connaître au moins *une* science à fond : alors il saura toujours ce que c'est qu'une méthode et combien est **nécessaire la plus extrême prudence**.

Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*

### Introduction

Nietzsche s'interroge ici sur ce que la science apporte à l'esprit humain – non pas ses résultats, mais sa *méthode*. Le problème qu'il se pose est alors de savoir quelle approche des connaissances scientifiques il faut avoir en tant que non-scientifique pour ne pas tomber dans le fanatisme. Savoir des vérités scientifiques suffit-il pour penser scientifiquement ? Pour répondre à ce problème, Nietzsche soutient qu'il faut cultiver « l'esprit scientifique » : celui-ci consiste à être défiant vis-à-vis des résultats de la science, être prudent et rester mesuré. Autrement dit, le doute dans la méthode scientifique est sain et nécessaire. La pratique de la science forge un esprit critique que les « gens d'esprit » n'ont pas. Ils prennent pour argent comptant ce que la science dit, comme si c'était un dogme religieux. L'enjeu est donc de sauver la science de la superstition et du fanatisme qui la menacent de toute part. Or, le doute n'est-il pas un frein au travail scientifique ?

Le texte progresse en trois moments : Nietzsche commence par mettre en valeur la méthode scientifique. Celle-ci vaut plus que les résultats (jusqu'à « superstition et absurdité »). Puis il en donne la preuve par le contre-exemple, c'est-à-dire les gens d'esprit qui ignorent la méthode et prennent des hypothèses pour des convictions (« fâcheuses conséquences »). Il évoque alors les conséquences réelles de cette attitude fanatique. Il en vient alors à donner un conseil de prudence pour tous : apprendre à connaître au moins une science en profondeur pour ne pas confondre vérité et apparence de vérité.

# l'Étudiant

## I. La méthode scientifique vaut plus que le résultat

D'abord, Nietzsche renverse une hiérarchie classique : on pense spontanément que la science vaut par ce qu'elle découvre (la loi de la gravitation, la structure de l'ADN). Mais ici, la façon de chercher est au moins aussi précieuse que ce qu'on trouve. Sans méthode, les résultats sont des données mortes que personne ne sait plus produire ni vérifier.

La méthode est l'ensemble des procédures rigoureuses – observation, hypothèse, expérimentation, réfutation – qui permettent d'accéder à la vérité de manière contrôlée et reproductible. Elle aboutit à un résultat qui peut être une loi, une théorie ou un fait établi. Nietzsche la définit comme une « conquête » pour mettre en avant le fait qu'elle n'est pas donnée facilement, qu'elle combat des pensées illogiques, sans rigueur, imprécises comme la magie ou la superstition. Par exemple, au XIX<sup>e</sup> siècle, la médecine accumule des résultats empiriques (telle plante guérit telle fièvre), mais sans méthode rigoureuse ; les mêmes médecins pratiquent la saignée sur des patients mourants. C'est Claude Bernard, avec son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865), qui impose la méthode : groupe témoin, hypothèse testable, critique de soi-même. C'est la méthode, pas les résultats antérieurs, qui transforme la médecine en science.

Nietzsche précise pourquoi la méthode est première : elle est la condition de possibilité de l'esprit scientifique. Mais qu'est-ce que l'esprit scientifique ? Est-ce un talent naturel, une intelligence brillante ? Ou plutôt le fruit d'un apprentissage long et ardu ? Nietzsche semble plutôt prendre le parti de la seconde définition. On peut le concevoir comme une sorte de disposition cultivée, un esprit critique acquis. Il s'agit de mettre en place un doute méthodique, refuser les conclusions prématurées et soumettre toute affirmation à l'épreuve des faits. Tous les grands inventeurs peuvent illustrer cet esprit scientifique : Pasteur, lui, incarne l'entente de la méthode : face aux partisans de la génération spontanée, il ne dit pas simplement « vous avez tort » – il conçoit une expérience (les ballons à col de cygne) qui rend impossible toute contestation honnête. L'entente de la méthode, c'est savoir *comment* rendre une question décidable.

Nietzsche en vient à un raisonnement pragmatique : quelles sont les conséquences si la méthode disparaît ? Les résultats acquis deviennent impuissants, ils deviennent lettre morte. Les vérités scientifiques ne sont pas crédibles sans cette méthode. On verrait « un nouveau triomphe de la superstition et de l'absurdité ». La superstition est une croyance fondée sur des associations arbitraires, des peurs ou des traditions, sans ancrage dans le réel. Elle tient à l'ignorance et tombe dans l'excès de prêter des pouvoirs à certaines choses ou de les voir comme des signes. L'absurdité, c'est la pensée qui viole les exigences logiques ou factuelles sans s'en apercevoir.

Par exemple, dans la Grèce antique, avant toute décision importante comme une bataille, un voyage, un mariage, on sacrifiait un animal et un prêtre examinait ses entrailles, surtout le foie. La couleur, la forme, les taches : tout était signe. Un foie sain et bien conformé signifiait une approbation des dieux. Un foie raté annonçait le désastre. Les philosophes, dans un esprit rationaliste, voulaient remplacer ces discours insensés.

Mais ici, Nietzsche sépare peut-être trop nettement résultats et méthode, alors qu'ils sont souvent indissociables dans une théorie scientifique bien formulée.

## II. Les gens d'esprit n'ont pas l'esprit scientifique, c'est-à-dire le recul critique qui leur permet de douter

Nietzsche introduit une distinction cruciale entre *savoir* et *penser*. Les gens d'esprit sont cultivés, intelligents, capables d'absorber des connaissances, mais l'accumulation de savoirs ne suffit pas à former l'esprit. Le manque d'esprit scientifique se trahit dans la conversation, c'est-à-dire dans l'improvisation, quand il n'y a plus de texte à citer.

Les gens d'esprit sont les intellectuels cultivés, les érudits qui ont beaucoup de culture générale, du goût, mais sans formation scientifique approfondie. Nietzsche les distingue des *hommes de science*. Autrement dit, ils savent beaucoup, mais pensent peu. Sans expertise, ils débattent sur des questions qui les dépassent largement. Le terme « hypothèse » est ici essentiel : il s'agit d'une explication proposée pour rendre compte d'un phénomène, sans l'avoir soumise à l'épreuve. Elle est le point de départ du raisonnement scientifique. Mais alors, que manque-t-il à ces érudits ? Non pas une règle, non pas un savoir, mais une réflexion critique. Cette réflexion critique n'est pas innée, elle est le fruit d'un entraînement long, d'une pratique répétée de l'autocritique. L'attitude défendue ici est la « défiance instinctive » dont parle Nietzsche, elle peut se définir comme une résistance à toute conclusion prématurée, à toute solution qui se propose trop rapidement à l'esprit. Cela peut faire penser au *Discours de la méthode* de Descartes, et notamment à sa première règle qui est de ne jamais recevoir aucune chose pour vraie sans évidence, sans prévention et en se précipitant. Il faut se méfier des « écarts de la pensée » qui peuvent se manifester par des généralisations abusives, des erreurs logiques, des pétitions de principe, une confusion entre corrélation et causalité ou des arguments d'autorité. Le scientifique se méfie en effet de toutes les erreurs humaines qui proviennent d'une raison qui déraisonne ou tombe dans ses propres pièges. Ce qui paraît étonnant ici, c'est que cette défiance doit être « instinctive ». Est-ce à dire qu'elle doit être comme une seconde nature ? Il est probable qu'elle le devienne grâce à un « long exercice », comme l'est par exemple le fait de passer les vitesses pour un conducteur. Mais parler de *défiance instinctive* n'est-il pas contradictoire ? Un instinct est naturel, inné, il ne s'acquiert pas par l'exercice. Nietzsche semble parler d'une habitude plutôt que d'un instinct.

Nietzsche décrit le mécanisme précis de la pensée non scientifique : la satisfaction prématurée. L'hypothèse n'est pas traitée comme un point de départ à tester, mais comme une arrivée. Les esprits non scientifiques se contentent d'une explication plausible en surface, sans la vérifier, sans la comparer ou tenter de la falsifier par des tests rigoureux. Ainsi, « tout est dit », l'enquête se termine et la certitude l'emporte sur l'exigence du doute. Comment cela peut-il s'expliquer ? La raison a sûrement un besoin naturel de certitude, comme si le doute pouvait faire paniquer l'être humain. On a besoin de trouver une explication et de s'y accrocher, même face à des observations contradictoires, par besoin d'être rassuré ou par fainéantise. Par exemple, pendant longtemps, les médecins ont affirmé que les ulcères gastriques étaient causés par le stress. En 1984, Barry Marshall et Robin Warren découvrent que c'est en réalité une bactérie. Personne ne les croit. Marshall avale lui-même la bactérie pour le prouver. Ils recevront le prix Nobel en 2005. L'autorité scientifique offre l'avantage de ne plus avoir à réfléchir par soi-même et à prouver ce que l'on dit. On peut lui faire une forme de confiance aveugle, ce qui est rassurant.

Ensuite, l'auteur montre comment on passe de l'opinion au fanatisme puis à la conviction. C'est un processus en trois temps. Ce qui est frappant, c'est la précipitation et le manque d'objectivité qui permettrait un recul critique sur ce qui est affirmé. La conviction devrait être

# l'Étudiant

le résultat d'un long processus de recherche et de test ; mais les savants y adhèrent comme des fanatiques, sans recherche ni fondement. L'opinion qui est une croyance infondée, pouvant être vraie ou fausse, devient une conviction. Il peut paraître étonnant de mêler le vocabulaire scientifique et le vocabulaire plutôt associé à la religion habituellement, comme si on pouvait être un fanatique de la science. Le fanatisme, c'est une attitude qui consiste à croire passionnément à des discours irrationnels. On devient incapable de juger impartialement, car on est pris dans le discours qui fait office de dogme. Devenir « tout feu tout flamme » ; « prendre à cœur » ; « s'échauffer » à propos d'une hypothèse scientifique relève de l'émotion plus que de la rationalité et la neutralité propre à la démarche scientifique. C'est le produit de la « fantaisie » qui confond le vrai et l'apparence du vrai. L'imagination se libère des contraintes du réel, et peut donc produire toutes les théories possibles sans l'exigence de correspondance au réel.

Cette idée s'illustre dans la phrénologie, pseudo-science très populaire au XIX<sup>e</sup> siècle, qui *ressemblait* à une science : elle utilisait un vocabulaire technique, des mesures, des cartes du crâne. Elle expliquait le caractère par quelque chose d'observable. Mais elle ne respectait aucune des exigences d'une vraie méthode scientifique : ses hypothèses n'étaient pas réfutables, ses corrélations jamais sérieusement testées.

Enfin, Nietzsche tire la conséquence pratique de tout ce qui précède : l'absence d'esprit scientifique a des effets réels et pas seulement intellectuels. La politique est le terrain où la pensée non rigoureuse cause le plus de dommages, parce que c'est là que les décisions affectent le plus grand nombre. Dans le nationalisme allemand des années précédant la montée du nazisme, on peut trouver l'illustration d'un fanatisme politique aux « fâcheuses conséquences ». Les intellectuels prenaient pour argent comptant les thèses sur la supériorité germanique tellement ils étaient enthousiastes. Les idées nazies leur paraissaient vraies parce que « belles ». L'adhésion était totale et irréversible, même si les théories étaient infondées et objectivement fausses. Elles pouvaient paraître cohérentes aux yeux des gens sans l'être pour autant. Les fanatiques confondaient alors l'apparence de cohérence avec la cohérence réelle. Le discours nazi s'appuyait sur une pseudo-logique qui prenait toutes les apparences d'un discours sensé. C'était persuasif pour ces raisons-là, alors même que ce n'était que le produit de leur imagination. Ainsi, la mauvaise pensée a des effets concrets dans la société.

### III. La prudence nécessaire à la pratique scientifique

Nietzsche nous invite ainsi à la prudence par un conseil modeste, mais exigeant : il ne demande pas que chacun soit savant dans tous les domaines, mais d'étudier *une* science à fond. Il s'agit d'acquérir, sur un territoire limité, mais bien connu, l'expérience de ce que penser rigoureusement coûte et exige. Il ne faut pas prétendre tout connaître, mais avoir suffisamment cherché, douté, échoué et recommencé de manière exhaustive sur un sujet donné. La prudence est la capacité de juger dans une situation pratique, en toute connaissance de cause. Il faut mesurer ses affirmations à ce qu'on peut réellement justifier. Autrement dit, la méthode scientifique reste indispensable pour comprendre *ce que penser rigoureusement signifie*, et sans elle, le terrain est entièrement libre pour la superstition.

## Conclusion

Le texte posait la question de savoir s'il suffisait de savoir des vérités scientifiques pour avoir l'esprit scientifique. Nietzsche répond de façon claire : l'esprit scientifique exige de procéder avec prudence et méthode, ce que les érudits de son temps ne font pas. Ainsi, on adhère aux vérités scientifiques comme si elles étaient des vérités définitives, mais l'histoire des sciences nous montre l'inverse. Le but est de sauver la science de toute forme de fanatisme. Nietzsche devrait cependant évoquer les bienfaits du doute méthodique et de la prévention dans la démarche scientifique pour persuader les gens d'esprit, si sensibles à la persuasion. Il ne le fait pas. Il ne précise pas non plus quelles pourraient être « les conséquences fâcheuses » d'une telle attitude passionnée. Et nous pouvons lui rétorquer qu'un doute généralisé peut se transformer en suspicion, et la suspicion en conspiration, ce qui est le cas aujourd'hui vis-à-vis de la science, avec les théories complotistes. Par ailleurs, le scientifique a peut-être besoin, pour avancer, de certitude plus que de défiance. La croyance n'est pas incompatible avec le travail scientifique, puisque sans certitude, au moins sur la méthode, l'homme de science ferait du surplace.